

ALTERNATIVE

Le collectif «Terre libre» développe son agriculture

Emilie Sandoz

Comment font les jeunes qui désirent exercer le métier d'agriculteur mais qui ne possèdent pas de terre? Coline Choquet, remplaçante à l'école primaire et paysanne au sein du collectif «Terre libre» à Genève, nous raconte son parcours.

L'actuel collectif «Terre libre» est né suite à l'occupation des communaux d'Ambilly (GE) par une cinquantaine de personnes qui désiraient cultiver des parcelles agricoles destinées à accueillir plusieurs barres d'immeubles. L'occupation n'a duré que quelques jours, mais aura donné l'impulsion à cinq jeunes, qui se qualifient de «néo-ruraux», de rejoindre un collectif et de trouver un terrain pour pratiquer une agriculture solidaire et autonome. Coline Choquet en a fait partie depuis le début. «J'étais la seule fille. Aujourd'hui, nous sommes trois jeunes femmes et le collectif compte en tout neuf personnes avec des implications différentes». Leur point commun: un fort investissement en fa-



Le collectif «Terre libre». Alexia, Or, Audrey, Coline, en bas Bastien et Théo (de g. à dr.). E. SANDOZ

veur des luttes paysannes, contre la destruction de l'environnement et toutes les autres formes de domination.

Terre libre

Les neuf jeunes «occupent» depuis le printemps 2017 un terrain de 4000 m² sur la commune de Meinier (GE). Une parcelle qui leur est prêtée, sans contrat de bail, par une connaissance d'un ami. Leur statut est donc précaire. Sur ce terrain, ils expérimentent ce

qui pourrait, à leurs yeux, devenir l'agriculture de demain: une agriculture régénératrice, collective, majoritairement non mécanisée, qui utilise certains principes de la permaculture «même si nous savons que le contexte économique n'est pas favorable à ce mode d'exploitation, que notre activité n'est pour l'instant pas viable et que nous sommes dans une phase d'autoformation», précise Bastien, un des membres du collectif et colo-

caire de Coline. En effet, pour pouvoir assumer ce choix «éthique», les jeunes gens non seulement travaillent, mais vivent de manière collective.

Il faut voir leur parcelle. C'est un petit bijou. Un jardin cultivé, pas un champ. Des arbres fruitiers sont plantés un peu partout et projettent celui qui regarde quelques années plus tard, quand ils auront poussé. Des buttes accueillent certains légumes et on peut même y apercevoir la mante religieuse, insecte rare à Genève. Dans une petite mare cachée sous les buissons, le triton alpestre s'est établi. Ici, l'agriculture diversifiée prend tout son sens.

Se questionner sur le prix des produits

Un petit cabanon accueille les visiteurs du samedi, jour où l'on peut venir acheter fruits, légumes et herbes aromatiques... à prix libre!

Pourquoi ce choix? «Déjà, pour que les gens s'interrogent», indique Coline. A chacun d'évaluer donc et surtout de soutenir l'initiative, s'il le souhaite. «D'autre part, cela permet à des populations qui n'ont pas forcément accès à des produits de qualité, comme les étudiants, de pouvoir venir se fournir ici».

Devenir paysanne en empruntant un chemin différent

Coline n'est pas encore trentenaire. Elle a grandi à Genève. Depuis son enfance, elle s'est toujours imaginée paysanne. Une figure emblématique pour elle: Valentina Hemmeler Maïga, «une femme et une mère de famille incroyable», ancienne secrétaire syndicale d'Uniterre, désormais directrice de l'Office cantonal de l'agriculture et de la nature de Genève (OCAN). «Tout ce qui a trait à l'histoire paysanne me passionne». Elle raconte l'histoire de la Via Campesina, un mouvement international qui regroupe 200 millions de membres dans 81 pays et dont le but est de construire une culture paysanne de solidarité. «Uniterre fait partie de la Via Campesina. En août, l'association a fait venir à Genève un représentant du Mouvement des sans-terre (MST), du Brésil. Ils cherchaient quelqu'un pour l'accueillir et lui faire visiter des exploitations, et je

me suis proposée». La jeune femme, qui compte à son actif plusieurs saisons d'alpage, espère un jour travailler avec des bêtes. Elle rêve d'avoir une terre à elle, de pérenniser son projet. «On se tient au courant sur d'éventuels terrains inoccupés, on est en lien avec les autres agriculteurs de la région». Coline et son collectif ne sont pas les seuls agriculteurs genevois «sans terre». Elle cite l'exemple d'une amie à elle, qui, avec son compagnon, doit chaque année trouver des prairies extensives à faucher chez d'autres agriculteurs genevois pour le fourrage de ses vaches laitières. Ou celui de Léonore et Juliette, deux jeunes artisanes boulangères, récemment installées chez un paysan à Corsinge, sur la commune de Meinier. Comme Coline, ces jeunes femmes tracent un chemin différent pour accéder au statut de paysanne, hors des parcours classiques. ES

Un mouvement pour les paysans sans terre

Pendant le mois d'août, Coline a accueilli Manuel Miscies, fils de paysans et membre de la direction exécutive du Mouvement des sans-terre (MST) au Brésil.

«Les membres du MST sont des familles dans le besoin. Elles occupent pendant la nuit des terres agricoles qui appartiennent à des multinationales de l'industrie agroalimentaire (76% des terres appartiennent aux agro-industries). Leur revendication est que ces terres doivent revenir aux mains des paysans afin de retrouver une fonction sociale.» Actuellement, 350 000 familles ont trouvé une terre (les «assentadas»), et 90 000 attendent encore de pouvoir s'installer (les «acampadas»). Uniterre a fait



Manuel est venu du Brésil pour visiter des fermes et rencontrer des paysans. Coline était chargée de le guider. E. SANDOZ

venir Manuel à Genève afin qu'il s'inspire de la capacité d'autonomie des agriculteurs suisses, de la vente directe en

particulier, et du cadre légal suisse. Coline a organisé dix visites d'exploitations genevoises dans différents secteurs ES

Portrait

LAETICIA CHATAGNY
Agricultrice
Corserey (FR)

Vers plus de calme



«Lætitia, ae n.f.», la joie en latin. Nous sommes en début d'après-midi à Corserey (FR). Les enfants sont à l'école. Assise à la table de la cuisine, Laetitia Chatagny affine le planning. Ce soir, ce sera foot, hockey et judo. Durant la semaine, il y aura encore musique, conservatoire et équitation.

Les murs sont couverts de peintures, de dessins, de photos et de cartes postales. Sur le sol, dans un coin, trônent des oignons de tulipes. La jeune femme de 36 ans est rentrée hier de trois jours à Amsterdam avec les responsables des camps verts de l'école. Les enfants grandissent, et partir, devient plus facile. D'ailleurs, «tout est une question d'organisation». Avec les quatre enfants, leurs activités et le travail, c'est simple, pas question de laisser les choses au hasard. Loin du cliché de la mère hypertendue, elle assure en douceur. «J'affiche un billet avec les heures de départ. S'ils ne sont pas prêts, tant pis.» Pas besoin de s'énerver pour ça.



Laetitia, Sébastien et leurs quatre enfants, Amaëlle, Loris, Romain et Sylvain. M. ROMANENS

Défi professionnel et personnel

Rien ne le laisse présager – elle travaille depuis sept mois à 40% comme assistante en ressources humaines – Laetitia Chatagny est agricultrice. Avec une maturité et l'allemand dans ses bagages, elle avait même envisagé de se lancer dans des études d'ingénierie agronomique. Son amour pour la terre ne s'est pas éteint, mais aujourd'hui, elle ne pratique quasi plus. Qui sait pourtant, un jour, peut-être? Mais pas le temps d'y penser, la prochaine aventure familiale sera stimulante. Pour la première fois, deux chevaux vont débarquer à la ferme. La petite Amaëlle, du haut de ses 11 ans, s'est découverte une passion et Laetitia est toute réjouie d'y contribuer. «Peut-être que je me lancerai dans l'attelage...»

«Aujourd'hui, une exploitation, c'est une entreprise. Il faut se remettre en question, abandonner ce qui ne marche pas, se diversifier aussi», explique Laetitia. Il y a deux ans, elle s'est lancée avec son mari Sébastien dans la construction d'une maison. Si les loyers offrent aujourd'hui un revenu supplémentaire, il fallait oser. En plus des 35 hectares, des cultures et des vaches laitières, Sébastien occupe encore un poste d'employé communal. Tout le monde est bien occupé.

C'est un principe pourtant, chaque année, la famille s'envole pour une semaine de vacances. Et puis l'hiver, elle s'accorde quelques journées de ski, «mais seulement en cas de beau temps». Et c'est peut-être ce qu'elle désire un peu, Laetitia. Pas qu'elle n'aime pas cette vie trépidante, mais il serait bon, à son goût, d'y ajouter un peu plus de paix. Et son rêve alors? «Rien d'exceptionnel, juste une vie remplie de petits bonheurs!», conclut-elle, dans un éclat de rire.

MARTINE ROMANENS

Dates clés

1995 Enfant, elle quitte avec ses parents son Gbloux tant aimé. Une épreuve.

2005 Mariage avec Sébastien puis naissance de Sylvain (13 ans), Amaëlle (11 ans), Loris (9 ans) et Romain (7 ans).

2007 Construction de la villa familiale puis en 2016 d'une deuxième maison en vue d'y louer des appartements.

2018 Formation en cours du soir d'assistante en ressources humaines. Une étape essentielle pour se réinsérer.